

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Tony Judt, *Le marxisme et la gauche française 1830-1981*, Paris, Hachette, 1987, 353 p. (préface de François Furet)

par Joceline Chabot

Politique, n° 14, 1988, p. 191-194.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/040611ar>

DOI: 10.7202/040611ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Tony Judt, *Le marxisme et la gauche française 1830-1981*, Paris, Hachette, 1987, 353 p., (préface de François Furet)

Comme le souligne l'historien François Furet dans sa préface, le livre de Tony Judt «est fondé sur un paradoxe» (p. I). Il réunit quatre essais discontinus mais prétend être en mesure de donner une interprétation générale de l'histoire de la gauche en France depuis la Révolution de 1789. Pour ce faire, Judt nous propose un fil conducteur: le marxisme. Contrairement à de nombreux historiens français qui considèrent que le marxisme n'a exercé que peu d'influence sur le mouvement ouvrier français s'est imposé en France dès les années 1880 et a su se maintenir jusqu'aux années 1960.

C'est par le biais politique que Judt aborde l'histoire de la gauche en France. Dans un premier essai, il nous invite à revoir le processus de formation du mouvement ouvrier à la lumière de l'histoire politique française du XIX^e siècle. Dans cette perspective, il critique toute approche qui fait appel au retard économique de la France ou à l'évolution des catégories professionnelles pour rendre compte du caractère original de ce mouvement. Dans une société où le capitalisme tarde à se développer et où le prolétariat demeure largement minoritaire, Judt met l'accent sur l'héritage idéologique de la Révolution française et sur l'expérience politique des révolutions du XIX^e siècle pour expliquer les attitudes et les choix du mouvement ouvrier et socialiste français.

À cet égard, la Révolution de 1848 constitue un bon exemple. C'est de cette période, nous dit Judt, que date la désillusion du mouvement ouvrier et socialiste face au régime républicain qui avait suscité tant d'espoir. C'est ainsi que jusqu'à la fin du XIX^e siècle, la gauche va se développer à l'écart de la République.

L'introduction du marxisme dans les années 1880 ne s'oppose pas au modèle révolutionnaire français. Bien au contraire, le marxisme partage avec le socialisme français les mêmes traditions de

protestation et le même esprit critique par rapport à la République bourgeoise.

Et pourtant, nous dit Judt, c'est la Troisième République qui donne au socialisme parlementaire sa raison d'être. En effet, à la fin du XIX^e siècle, le parti socialiste a largement axé sa pratique sur le parlementarisme alors qu'il garde toute sa rigidité idéologique.

C'est ce rapport conflictuel au régime républicain qui confère au socialisme français sa spécificité. Il faudra attendre près d'un siècle avant que celui-ci réintègre le modèle de la social-démocratie européenne. Judt, à travers les trois essais suivants, nous invite à suivre ce processus de réintégration.

Le deuxième essai traite essentiellement de l'impact de la scission de Tours sur l'évolution du Parti socialiste de 1920 à la veille du Front populaire en 1936. Cette scission, rappelons-le, marque la naissance du Parti communiste français.

L'intérêt du texte de Judt repose sur l'analyse qu'il fait des conséquences de cette scission pour le Parti socialiste. Une étude de la base électorale et militante du parti au cours de cette période lui suggère deux conclusions: du point de vue géographique, le parti se régionalise, ses châteaux forts se retrouvent surtout au sud de la Loire. Du point de vue sociologique, la majorité de ses électeurs et de ses adhérents sont issus de la petite bourgeoisie provinciale.

Cette transformation progressive aurait pu contribuer à imposer un nouveau discours, davantage empreint de républicanisme réformiste. Mais, comme le constate Judt, les socialistes ont résisté à la logique de leur propre histoire et ont continué à affirmer leur identité révolutionnaire. On assiste donc au cours de cette période à un décalage constant entre la doctrine marxiste révolutionnaire prônée par les dirigeants du parti et sa clientèle nationale, davantage réformiste et républicaine. C'est ce qui expliquerait, selon Judt, que le parti socialiste, sérieusement implanté dans la culture

politique française, ait été incapable d'exploiter cette réussite pour réaliser ses objectifs révolutionnaires.

Le troisième essai porte sur l'histoire du marxisme de 1945 à 1975. Judt cherche à mettre en relief l'homogénéité et la continuité de la pensée marxiste en France. Du dogmatisme stalinien en passant par le marxisme structuraliste d'Althusser et le maoïsme, l'intelligentsia française a adhéré à un même mythe: celui d'une théorie qui prétendait représenter un savoir total.

Ces trente années de discours marxistes ont favorisé l'émergence de deux tendances dans la vie politique des années 80: la désaffection totale par rapport à la politique et l'émergence d'une sympathie toujours plus marquée pour le conservatisme politique.

Dans un dernier essai, Judt analyse les résultats des élections de 1981. Pour Judt, ces élections représentent un tournant majeur dans l'histoire politique de la France. Un regard sur la carte électorale lui permet de conclure que la gauche française a rompu avec son passé. Les distinctions traditionnelles en termes de religion, de géographie et de sexe entre la droite et la gauche se sont estompées. Aujourd'hui, les électeurs socialistes sont très bien répartis dans l'ensemble de la société.

«Au crépuscule du marxisme», pour reprendre l'expression de Furet, la grande victoire du P.S. demeure l'hypothèque qu'il a levée en prouvant sa capacité à diriger le pays tout en s'assurant comme un parti de gouvernement face à la droite. Désormais, nous dit Judt, il est en mesure de réintégrer le modèle européen de la social-démocratie.

Le livre de Tony Judt appelle quelques commentaires. Il faut d'abord souligner l'intérêt des questions que pose l'auteur par rapport à l'histoire de la gauche en France. Dans une brillante synthèse sur le mouvement ouvrier au XIX^e siècle, Judt relève les faiblesses de certaines interprétations qui réduisent une réalité complexe à un seul déterminant historique. Il faut également signaler l'intérêt des informations que Judt nous donne sur les

élections françaises depuis les années 1960. Ces remarques sur l'évolution de l'électorat de gauche sous la V^e République se révèlent fort pertinentes.

Il faut cependant déplorer l'absence, dans les essais de Judt, d'une définition du marxisme. Nous ne sommes pas en mesure de savoir à partir de quels critères l'auteur juge de la «rigidité doctrinale» de la gauche en France. Ce dogmatisme attribuable au marxisme aurait perduré jusqu'aux années 1960.

Il y a lieu de s'interroger lorsque Judt affirme que les tendances politiques conservatrices des années 1980 en France sont le résultat de 30 années de discours marxistes. Des tendances similaires peuvent être observées en Angleterre et aux États-Unis sans qu'il soit possible d'en attribuer la cause à la domination d'un discours marxiste. Judt a lui aussi commis l'erreur de proposer un seul lien causal, là où il aurait sans doute fallu étendre le champ des interrogations.

Joceline Chabot
Université du Québec à Montréal